



# RÉACTIVER LE QUEER

**SOCIOLOGIE • Intellectuel engagé, référence majeure des études genre et de la théorie queer, le philosophe français Didier Eribon s'intéresse aux rapports qu'entretiennent la subversion et la norme, dont il donne un aperçu de la complexité dans une interview accordée à la revue «Hétérographe».**

PROPOS RECUEILLIS PAR

**PIERRE LEPORI/HÉTÉROGRAPHE**

Auteur d'une biographie de référence consacrée à Michel Foucault, philosophe et historien des idées souvent engagé, Didier Eribon a travaillé longtemps sur les questions de genre et sur le statut des minorités, notamment dans ses remarquables *Réflexions sur la question gay* et *Une morale du minoritaire*. En porte-à-faux avec les préjugés psychologisants et les appels au retour à l'ordre, il se montre également sévère contre toute dérive normative de la pensée subversive.

**Vous avez récemment souligné que le mot queer, issu d'un milieu universitaire et radical, avait été très vite adopté par l'opinion publique, spécialement en Europe, dans une version light, comme synonyme de gay ou même de métrosexuel. Une version trop «ouverte» et naïve du queer?**

Didier Eribon: Je suis frappé par le succès qu'a connu, et si rapidement, le mot *queer* dans l'espace public et médiatique européen. Quand j'ai organisé, en 1997, le premier grand colloque en France sur les «Études gay et lesbiennes», invitant au Centre Pompidou des personnalités telles que Monique Wittig, Eve Kosofsky Sedgwick ou George Chauncey, cette rencontre, à laquelle participait pourtant Pierre Bourdieu, fut littéralement insultée dans les journaux – à la «Une» du *Mondel* –, et nous fûmes accusés d'importer la «politique des identités» à l'américaine et de représenter par conséquent une menace pour l'université française, pour la culture, la société, etc. Alors que, évidemment, la quasi-totalité des orateurs travaillaient à mettre en question les notions figées de l'identité (mais les journalistes ne les avaient pas lus), sans pour autant, d'ailleurs, renoncer à l'importance stratégique et politique de l'«identité» comme principe de mobilisation, ni à ses vertus de grappage du verdict social. Il est clair que cette pensée subversive voulait sortir d'une vision univoque de l'identité, en posant des questions plus larges: de genre, de classe, d'ethnicité; et cette ouverture a facilité une conception plus floue de la subjectivité, de la subjectivation et du sujet, et permis de repenser la politique autant que la théorie. J'ai constaté, depuis lors, que les mêmes lieux (journaux, institutions universitaires...) où les mots «gay et lesbien» apparaissaient comme scandaleux, dangereux, insupportables, s'ouvrent aujourd'hui avec enthousiasme au mot *queer*.

**«Allez dire à Benoît XVI que le mariage homosexuel vise à la normalité!»**

S'agit-il, dans cette récupération de la pensée queer, d'une sorte de rachat de la subversion, peu à peu neutralisée par la société même, ravalée par la bourgeoisie, comme le disait Pasolini?

D'abord, la théorie queer s'est transformée en un catéchisme international qui se contente un peu partout de répéter

quelques idées simples, devenues des slogans. Judith Butler elle-même a récemment déploré ce qu'elle considère désormais comme un «rabâchage» stérile et stérilisant. Et puis, je crois que si le *queer* plaît tant et à tant de gens, c'est qu'il me semble tomber – notamment dans l'espace francophone – dans une sorte d'universalisme de bon aloi. Tout hétérosexuel qui ne serait pas homophobe peut aujourd'hui se targuer d'être *queer* et regarder ceux qui se disent gay ou lesbienne comme de pauvres attardés dans de vieilles identités. La version conservatrice de l'universalisme à la française n'étant plus guère tenable, nombreux sont ceux qui se précipitent sur une version d'allure plus moderne et plus radicale: on se dit *queer* pour mieux dénoncer tous les mouvements de mobilisation.

**Avec le risque – que vous dénoncez depuis longtemps – d'un retour en arrière sous couvert d'abolition de toute lutte identitaire. Une libération inclusive pourrait-elle devenir le cheval de Troie d'une nouvelle homophobie?**

Il y a eu souvent une utilisation de la théorie *queer* par des conservateurs de gauche. Face à la revendication du mariage homosexuel, on a entendu objecter: «Jean Genet... ou Michel Foucault... auraient bien ri de ces demandes de normalisation...» Je comprends que pour des personnes qui se veulent radicales, l'idée de mariage puisse représenter une soumission aux institutions, à l'ordre juridique et étatique, et moi-même j'ai parfois bien du mal à me reconnaître dans les images traditionnelles de mariage que donnent ou voudraient donner certains couples gays ou lesbiens. Mais il est vrai aussi que, à l'échelle mondiale, la revendication du mariage déstabilise en profondeur l'ordre sexuel, sinon cela ne serait pas combattu par toutes les instances réactionnaires. Par conséquent, cette revendication porte en elle quelque chose de plus subversif que bien des discours pseudo-subversifs. Allez dire à Benoît XVI que le mariage homosexuel vise à la normalité!

**Mais n'y a-t-il pas un certain conformisme dans la demande d'un mariage homo?**

Là où il y a une place assignée – «la subversion, c'est votre rôle, n'en sortez pas!» –, il faut se méfier. Accepter le rôle social imposé, c'est aussi ratifier l'inégalité, et, finalement, accepter l'ordre tel qu'il est. Alors que la revendication du droit au mariage pour les couples de même sexe, qui est tant combattue, est éminemment subversive, car elle déstabilise l'ordre hétérosexuel dominant. La norme sociale vacille à partir d'une revendication

juridique (qui fait apparaître au grand jour le droit comme étant régi par la norme hétérosexuelle). Il est bien naïf de croire qu'il y aurait la sexualité libre d'un côté, et le pouvoir, le droit, l'État de l'autre, comme si la sexualité libre n'était pas régie par un certain nombre d'instances régulatrices. Si l'on oppose la liberté

sexuelle au droit, comment défendre le droit à l'avortement, le droit des femmes à décider de leur corps?

**«L'assujettissement dure dans l'esprit des individus parce que l'ordre social continue d'exister»**

**L'une des questions qui resurgissent le plus souvent dans votre travail est la mise en doute de la psychanalyse. Vous y avez même consacré un pamphlet assez virulent. N'est-ce pas excessif, si l'on considère la présence de courants (Tobie Nathan, Isabelle Stengers) qui déconstruisent assez puissamment le concept de norme?**

Depuis Freud, cette discipline aspire à imposer une vision «scientifique» et objective de l'inconscient et de ses mécanismes et, dans les cent ans de son histoire, elle est arrivée à imposer cette idée dans l'espace public. Elle a pris la place des Églises pour décider ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est sain et ce qui est malade. Et non seulement dans les médias, mais aussi – et il s'agit d'une spécificité française, je crois – au niveau politique. Quand une commission parlementaire auditionne des «experts» sur un projet de loi, il y a toujours au moins un psychanalyste. Ce sont les psychanalystes qui ont, par exemple, «fait» en France les lois sur la bioéthique, en excluant de l'accès à la procréation assistée les femmes qui ne vivent pas en ménage hétérosexuel reconnu, au nom d'un supposé «bien» de l'enfant qui devrait avoir un père et une mère. A l'époque où tant d'enfants sont élevés par une femme ou un homme seuls, par un couple d'hommes ou de femmes ou par des arrangements familiaux encore plus complexes, le bien-fondé de

cette position est assez difficile à démontrer. Par la voie de la psychanalyse, l'idéologie réactionnaire peut se présenter comme une science et même comme la science, et imposer ses choix. La psychanalyse occupe ainsi une fonction sociale et politique sans que jamais personne ne remette en question la violence normative qu'elle exerce.

**Dans votre mise en échec de la psychanalyse, vous allez bien au-delà des considérations sur son impact social, en prônant l'abolition de toute la machinerie conceptuelle produite par les psychanalystes. D'où vient cette attitude iconoclaste?**

J'étais toujours assez étonné de voir que des penseurs queer comme Judith Butler ou Leo Bersani – qui sont de proches amis et dont je partage les interrogations philosophiques et politiques – demeureraient aussi puissamment inscrits dans la pensée psychanalytique, notamment lacanienne. Comme s'ils n'avaient pas lu le même Lacan que moi. Quand Judith Butler se pose la question «que devient le complexe d'Édipe dans les familles homoparentales?», je me demande pourquoi elle veut sauver un concept qui ne résiste pas à l'épreuve des faits. Les notions de phallus, castration, refoulement ont été diffusées à tel point dans notre culture que même des théoricien-ne-s qui essayent d'inventer une pensée radicalement critique n'arrivent pas à les considérer comme une invention conceptuelle – historiquement située – susceptible d'être purement et simplement révoquée. Des gens comme Deleuze et Guattari, comme Michel Foucault et Monique Wittig, nous ont par ailleurs incités à le faire et il est étrange que des penseurs qui se disent inspirés par ces théoriciens aient au-

tant de mal à les suivre sur ce terrain.

**En analysant les dynamiques de construction d'une subjectivité homosexuelle – dans *Une morale du minoritaire* –, vous avez beaucoup insisté sur le concept de la «honte», comme structure «profonde» de l'assujettissement. Une nouvelle conception du psychisme se baserait-elle sur des notions sociales de ce type?**

Ce livre se développe à partir des œuvres de Jean Genet. Prenons un exemple: dans *Notre-Dame-des-Fleurs*, le protagoniste Divine, qui a été un enfant vivant douloureusement sa différence, une fois devenu un travesti flamboyant à Montmartre, se fait à nouveau insulter; d'un seul coup, il ou plutôt elle retrouve le sentiment de la honte, la peur qui avait été la sienne tout au long de cette enfance meurtrie. Je pense qu'on peut construire une théorie du psychisme à partir de là: l'assujettissement dure dans l'esprit des individus non pas parce que le modèle serait lié au conflit entre parent et enfant, mais tout simplement parce que l'ordre social continue d'exister et que ses mécanismes se rappellent à nous sans arrêt. Ils sont inscrits dans nos corps comme des ressorts que l'insulte déclenche en remettant au premier plan le sentiment d'infériorité. Une théorie bourdieusienne du psychisme comme incorporation du social nous permet de penser l'action, la politique, la liberté de manière tout à fait différente. La question de la domination sociale devrait nous donner un modèle pour nous débarrasser d'un certain narcissisme intellectuel, qui pousse tant de gens (évidemment pas dans les classes populaires) à lire l'intersubjectivité en termes d'intériorité et non d'interaction sociale.

**C'est pourtant un voyage vers vos origines que vous nous offrez dans votre dernier livre, *Retour à Reims*, une démarche qui mêle autobiographie et analyse sociologique.**

**N'y a-t-il pas un soupçon de psychanalyse dans ce voyage?**

Un ami m'avait prévenu: «Puisque tu écris sur ta mère et ton père, tu seras bien obligé de parler du complexe d'Édipe.» Mais justement, j'ai conçu ce livre d'une manière foncièrement antipsychanalytique, en y intégrant plusieurs pages théoriques sur la question. Je voulais montrer qu'on peut parler du rapport au père et à la mère en termes clairement non psychanalytiques. Tous les problèmes que je pose dans ce livre peuvent être abordés par des questions de géographie sociale, de moment historique, de trajectoire scolaire, de domination et d'identité collective, de profession, d'appartenance. Je me suis bien gardé, notamment, d'«expliquer» mon homosexualité comme le ferait toute analyse «psy».

**A la fin du livre, vous inversez même la question, vous dites que l'homosexualité est le «miracle» qui vous a permis d'échapper à l'assignation sociale, à votre milieu ouvrier.**

Puisque je diffèrais de ma famille, en tant qu'homosexuel, je devais m'inventer différent. Et la culture a été pour moi un des moyens de devenir gay, de m'inventer en tant qu'acteur social. C'est donc l'homosexualité qui m'a permis de me construire ailleurs que dans le cadre hérité de ma famille. Le retour que décrit ce livre n'est pas du tout psychique, c'est plutôt une interrogation sur les mécanismes sociaux qui façonnent les trajectoires de vie, introduisant une distance radicale entre des parents ouvriers et les enfants qui mènent des études. Tant d'écrivains en ont parlé avant moi, de James Baldwin à Annie Ernaux. D'ailleurs, Ernaux a précisément déclaré que la psychanalyse lui aurait donné une clé tellement facile et inopérante que ses romans auraient été écrits d'avance. Il est clair que la psychanalyse se réduit désormais à une série d'automatismes qui désocialisent et dépolitisent les questions et les problèmes qu'il convient de poser. I

**VERNISSAGES**  
**Homolittératures**  
**(ou pas) en**  
**Suisse romande**

Le n° 4 d'*Hétérographe*, revue des homolittératures ou pas vient de paraître. Il a été présenté officiellement lors du dernier Salon de la Revue de Paris (15-17 octobre), avec notamment une lecture de Didier Eribon et Olivia Rosenthal à la Librairie du Centre culturel suisse. Trois autres rendez-vous sont prévus en Suisse romande: le 29 octobre à la Galerie Humus de Lausanne (18h), le 11 novembre à l'Université de Fribourg (19h) et le 19 novembre dans le cadre de la «Nuit OFF» du festival «Everybody's perfect», Dialogai à Genève (23h). Plus de détails – ainsi que le sommaire et des extraits du numéro qui vient de paraître – sur [www.heterographe.com](http://www.heterographe.com).



Didier Eribon: «Là où il y a une place assignée – 'la subversion, c'est votre rôle, n'en sortez pas!' – il faut se méfier...» 'Kiss-in' contre l'homophobie, 15 mai 2010, Genève. KEYSTONE